

Lucienne Desnoues

MAGICIENNE POÉSIE

Illustrations de Mirielle Dejasmin

Service de développement culturel de la communauté
de communes Luberon, Durance, Verdon

Préface

En poésie comme dans tous les arts, la mode tient exactement le rôle des œillères : elle interdit au regard les trois quarts du paysage.

Ce serait triste si ce n'était d'abord très sot. Ainsi, des poètes comme Lucienne Desnoues ont-ils pu être quasi exclus du champ de vision.

Or pour moi qui suis gourmand de la poésie dans tous ses états et l'aime pour son infinie diversité, une œuvre vaut pour sa tonalité propre, son accent singulier indépendamment de tout a priori théorique. Or, c'est peu dire qu'il y a dans la poésie de Lucienne Desnoues un ton et une manière qui la distinguent entre toutes. Rares sont les poètes du siècle dernier qui ont su atteindre dans le vers un tel art de la suggestion, rendre avec une telle sensualité l'état naturel des choses.

Cet art, c'est d'abord un rythme, aussi précis qu'alerte, et c'est celui d'un cœur qui bat dans l'appétit

des choses simples, dans la gourmandise d'un pas qui va au monde pour l'aimer.

C'est aussi une science diabolique de l'image, celle dont l'évidence ouvre sur un vertige immédiat de sensations : « Chaque pas fait éclater / un petit brasier d'insectes » : dit-on mieux tout l'été de Provence ? Ou encore « ...je plongeais dans la paille / Et longtemps j'écoutais la fouine des plafonds / Rouler les oignons roux sur leur fouillis de faille » : dit-on mieux l'émotion profuse de l'enfant enfoui dans son secret ?

Mais je parlais de la science du vers, c'est sans doute le talent le plus remarquable de notre poète : une telle aisance, une telle justesse qui font que jamais, jamais, l'allant du mètre choisi ne semble forcé, que la rime vient comme aux lèvres une saveur de fruit, que le chant sous les mots coule naturel comme une eau de ruisseau, que ne s'efface jamais au profit de la virtuosité le timbre d'une voix familière et proche ; un art tel, aussi savant que profond et humain, on ne le trouve peut-être que chez Desbordes-Valmore, Marie Noël ou Aragon.

Lucienne Desnoues a continué et enrichi de sa sensibilité neuve la longue tradition du vers français, celui qui de Ronsard à Hugo, et à Aragon justement, se perpétue heureusement aujourd'hui chez un Pirotte ou un Roubaud, à leur façon autre.

En ce début de XXI^{ème} siècle où s'affirme un retour au chant, à la scansion d'un vers désentravé de ses artifices abstraits, où, je le prédis, va pâlir le prestige d'un formalisme esthète et froid, la voix de Lucienne Desnoues, insoucieuse des modes, sonne plus clair que jamais.

Jean-Pierre Siméon

Poète, directeur artistique du Printemps des Poètes



Moi,
je suis Montmorency,
Montmorency
par la cerise

LE GARDE-FONTAINE

En ce temps hélas presqu'ancien
D'une enfance hélas déjà lointaine,
Dans mon bourg natal, Saint-Gratien,
Il y avait un garde-fontaine.

L'eau des Margency, Montmorency,
Capturée aux bois toute petite
Devenait sa charge et son souci
Lorsqu'elle arrivait dans nos conduites,

Lorsqu'elle atteignait secrètement
Puis qu'elle éclairait toute nubile
Place, carrefours et monuments
Sous l'œil sérieux de nos édiles.

J'admirais le maire et ses adjoints,
Les pompiers casqués, leur capitaine,
Mais tant de splendeur me plaisait moins
Que ton simple nom, garde-fontaine,

Garde porte-clés, porte-drapeau
Des obscurités par où s'avancent
Vers leurs avenir municipaux
La sauvagerie et la jouvence.

Les anges gardiens drapés de bleu,
Costumés de vert les garde-chasse,
Tous nos garde-fous, nos garde-feu
Ne nous gardent pas du temps qui passe.

A chaque relais du temps qui court,
Vingtaine ou trentaine ou quarantaine,
Pourtant je t'appelle à mon secours
Et toi tu m'entends, garde-fontaine.

Garde-moi toujours, garde profond,
Des calcaires lents qui stuquent l'âme,
Qu'en toutes saisons je verse à fond
Les vives boissons qu'on me réclame.

Jusqu'au roide jour des roides ifs,
Jusqu'au jour du bref croquemitaine,
Jusqu'au jour du froid définitif
Garde-moi du gel, garde-fontaine.

Les Ors - Ed. Seghers, 1966.

LES DEVOIRS

A Josy et Anne-Marie Kegels.

L'enfant qui fait ses devoirs
Aime la table concrète
Où le légume s'apprête
Pour les soupières du soir.
Repoussant la cressonnette,
Le cerfeuil et le pois vert,
Aux secrets de l'univers
Son coude fait place nette.

Tous les feux des Temps convergent
Vers ce chantier si menu
Qu'éclaire aussi l'oignon nu
Ou l'opale de l'asperge.
Archimède, Valéry,
Quel beau plan d'atterrissage
Que ce coin de nappe sage
Ombragé de céleri !

Un théorème superbe
Extrait d'insondables nuits
Moins terriblement reluit
Sous le frais des fines-herbes.
Et si l'enfant s'évertue,
Pris de frayeur, ô Pascal,
Un réconfort amical
Lui vient des bonnes laitues.

Les Ors - Ed. Seghers, 1966.

TRÊVES

Dimanches... C'était l'heure où le soleil baissé
Quittait sous le vieux mur gravats et chéridaines
Et tournait, décelant aux fins-fonds du cellier
Des trésors d'engrais rose et de balle d'avoine.

Les grands chars désœuvrés priaient, les bras aux cieux.

C'était l'heure où ma mère et mon rustre beau-père
Oubliaient leur discorde en respirant l'air bleu
Et laissaient déposer les rancunes amères.

J'épiais leurs regards et le ton de leurs voix.
Rien ne troublait la paix roucouillante et suave
Qui gonflait les pigeons alignés sur les toits.

C'était l'heure où montait dans mon cœur d'enfant grave
Un bonheur plus peureux que le chant du crapaud.
Pour fêter la douceur si précaire de l'heure
Maman nous mitonnait sur le coin du fourneau
Un petit plat joyeux tout soleil de beurre.

A l'ombre, mon beau-père affûtait une faux
Où chavirait l'azur ébloui de lumière.
Les chevaux s'ennuyaient et frappaient du sabot.
« Grimpe donc à la grange abattre leur litière ! »

La porte du pailler bâillait sur des ors sourds,
Sur de sombres velours étincelants d'atomes.
Chaque botte tombait sans un cri dans la cour,
Elargissant le calme et les ondes d'arômes.

Beaux soirs, magiciens du foyer sans amour !
Ma mère un peu tremblante appelait mon beau-père :
« Veux-tu goûter ma soupe, Henri ? C'est un velours ».

Miracle ! Ils échangeaient un sourire sincère.

Alors Maman chantait sa frêle illusion
Et moi, folle d'espoir, je plongeais dans la paille
Et longtemps j'écoutais la fouine des plafonds
Rouler les oignons roux sur leur fouillis de faille.

Jardin délivré - Ed Raisons d'être, 1947.

LA PURÉE

Il me semble que dans les familles on solennise moins qu'autrefois les maladies de l'enfance. Elles étaient comme des parentes prestigieuses dont la venue à l'improviste provoquait un déploiement de linge frais. Une visitation de l'Invisible. On intronisait le jeune patient. La descente de lit, écrasée de respect, s'aplatissait à l'avenant du mot « malade » que ses deux « a » étalent à l'infini. Le langage se faisait cérémonieux. On ne disait plus : « Je l'ai couché, il est là-haut, il ne mange pas beaucoup. » On disait : « Il a pris le lit. Il garde la chambre. Il ne s'alimente guère. » Les plateaux montaient, graves comme des hommages. Tout un plain-chant silencieux de tasses fumantes ! On avait averti le médecin. C'était un docteur que l'on introduisait : « Oui, Docteur, non Docteur, merci Docteur !... » Et le docteur, dans ce temps-là, ne prescrivait pas un produit de commerce, mais un remède à préparer et qui allait exiger beaucoup de genuflexions dans l'officine du pharmacien : une potion ! Il rédigeait une « ordonnance magistrale ». Et s'il recommandait une certaine analyse, le petit pipi se mettait au féminin pluriel comme amours, délices et orgues et, majestueusement, devenait « les urines ». La diète absolue s'instaurait. Et lorsqu'on évoquait la guérison c'était encore

avec orgue et encens : « Quand il entrera en convalescence... »

Enfin la diète était rompue et deux mots rétablissaient le climat familial : « Petite purée... Vous pourrez lui donner une petite purée ! » Le protocole se délayait dans les délices. Petite purée ! Suave réconciliation ! Un instant dans l'onctueuse paume du Bon Dieu.

Toute la pomme de terre

Ed. Mercure de France, 1978.

L'ADORATION PERPETUELLE

A Marcel Thiry

L'Adoration Perpétuelle

Qui tenait le grand portail béant

Exposait au souffle des ruelles,

Des jardins, des champs, des océans,

Exposait debout, très richement,

Au vent des destins et des routines

Le silencieux Saint-Sacrement

Tiré pour trois jours de ses courtines.

Et toi confondant, grave et bêta,

La thérapeutique et la mystique,

Village perclus tu faisais ta

Cure de rayons eucharistiques.

Moi j'avais seize ans, vieux Villepreux,

Et tournant le dos au patronage

J'entrai dans les Ordres amoureux

Par le frais parvis d'un bois sauvage.

L'écho des travaux du gros printemps

Montait de partout jusqu'à l'hostie

Et vers ce bois bleu qui me vit tant

Sous les beaux baisers appesantie.

Et je prononçais sur ces accords

D'attelles, d'enclume et de truelles

Les vœux qu'aujourd'hui j'observe encor

D'adoration perpétuelle.

Les Ors - Ed. Seghers, 1966.

LA FRICHE

J'ai couru, j'ai couru, la friche est déchaînée.
J'ai couru dans la friche. Elle tend au matin
Le feu de ses grillons et son herbe effrénée
Et la sombre ferveur qui grondait sous ses thyms.
J'ai couru, j'ai couru. La friche est en rosée
Et se bombe et frémit vers les lèvres du jour.
La friche a des ardeurs d'épouse reposée,
La friche s'offre au ciel, la friche est en amour,
La friche a fait craquer sa ceinture d'arbustes
Et déborde en flots verts jusque sur les goudrons.
J'ai couru, j'ai couru dans la friche robuste,
De l'herbe jusqu'aux reins, de l'herbe jusqu'au front.
J'ai couru, j'ai surpris sous la mauve et la menthe
Des ruisseaux enlacés qui pouffaient et fuyaient.
Mon Amour, je m'abats dans tes bras, éclatante,
De frais parfums crispés dans mes cheveux défaits.
Je m'abats dans tes bras, eau d'aurore et lumière,
Et tu serres contre ton cœur la friche entière !

Jardin délivré - Ed Raisons d'être, 1947.

LES FAGOTS

Les hautbois du Nord changent d'anches
Pour la musique des grands froids.
Au fond du vent, au fond du bois,
O Saint-Germain, Marly-le-Roi,
L'orme et le cerf perdent leurs branches.

Le front des hardes se déboise
Sous vos andouillers pleins de nids,
O Rambouillet, ô Taverny.
J'entends craqueler les vernis
De ma vétuste Seine-et-Oise.

J'entends mon pays qui s'écaille,
Qui s'émonde subtilement,
Écorces, crépis et sarments.
Le gel raffine ses tourments
Dans les ramilles de Versailles.

Vaucelles, Margency, Luzarches...
Tombe la broutille des bois.
Contre l'avance des grands froids,
Menus héros, menus charrois,
La gent fagoteuse est en marche.

J'entends craquer dans les percées,
Craquer au cœur des boqueteaux
Et craquer autour des châteaux
Les noirs squelettes végétaux
Pour l'âtre des maisons percées.

J'entends fagoter ma famille
Au mitan des forêts d'antan
Et se nourrir au fond du temps
Le feu dont luisent mes trente ans
Et les yeux sombres de ma fille.

Glaneurs, glaneuses des Frimaires,
Je n'ai pas haut à rebrousser
Vers le passé de mon passé :
Pour vous trouver qui ramassez
Je n'ai qu'à regarder ma mère.

Dans tes poings que la bise marbre,
Dis qu'il est beau le bois cagneux
Tout haillonneux de lichens bleus,
O toi qui traites pour tes feux
Directement avec les arbres.

Dis, ma Mère, le bois qu'on brise,
Le bois qu'on croque du sabot,
Le bois défunt mis en fagots
Avec ses griffes, ses ergots,
C'est plus doux que du pain d'église.

Dis, les bourrées et les ramées,
Les brindilles à plein panier
Et la branche dans son entier
Qu'on traîne comme un grand gibier
Vers le village et ses fumées,

Le bois qu'on jette sur les dalles
Mais où les grands ciels ont bronché,
Branchies et bronches des duchés,
Puissant respir tout desséché,
Superflu des forêts royales,

C'est mon enfance, ma lignée,
C'est mon bouquet essentiel,
Saint-Leu, Méru, Méry, Mériel,
C'est mes racines dans vos ciels
Aux longues nues égratignées.

La fraîche - Ed. Gallimard , 1958.

GRANDES LESSIVES

Au souvenir de maman.

Grands linges qui m'appellez
Du fin-fond de la prairie,
Blanc qui supplie et qui prie
A grands gestes affolés,
Mes vastes oiseaux sauvages
Pris par l'aile, et si fâchés,
Mes blancs chevaux attachés
Qui sentez venir l'orage ;
Sous le noir froncis des cieux,
Oui j'arrive, oui j'arrive !
Paix, hennissantes lessives,
Paix, mes cygnes furieux !
Je me bats dans un mélange
De rémiges, de naseaux,
De fortes gifles d'oiseaux.
Paix, mes bêtes, mes archanges !
Ah ! De qui me dites-vous
Qu'elle avait la main moins lente
A calmer ces épouvantes
Qui vous prennent tout à coup ?

Parlez d'elle, oui parlez d'elle,
Grands linges qu'elle soumit,
Ses bien-aimés ennemis,
Grandes lessives cruelles,
Blanc tyrannique, ô si dur,
Esprit des saintes buées,
Esprit des saintes suées,
Fleur de courage, l'azur
De sa petite âme grande.
Ah ! Dites, c'est dans les plis
De vos cinglants paradis
Tout agrandis de lavande
Qu'un dieu a dû recevoir
Cette âme encore mouillée
Qui ne s'est agenouillée
Qu'à la pierre des lavoirs ?
Rendez-la-moi toute vive
Avec ses yeux palpitants
Rien qu'un tout petit instant,
Grands séraphins des lessives.

La fraîche - Ed. Gallimard, 1958.

LA CERISE DE MONTMORENCY

A Pierre et Suzanne.

La cerise courte-queue
Qui s'allume autour de Paris
Fait jubiler mes banlieues
Dans ce chaud printemps défleuri.
Salut guignes et griottes,
Mes feux aigus de la Saint-Jean,
Tisons, braises, lumerottes,
Beaux petits fruits intelligents !

D'aucuns disent : « Je descends
Des Rois, des Croisés, de Saint-Pierre. »
Moi je porte dans mon sang
Toute une gloire cerisière.
Ils disent : « Je suis Ceci
Par le Lis, l'Épée ou l'Église. »
Moi je suis Montmorency,
Montmorency par la cerise.

Mille tailles, mille cueilles
Dans les hauts faits de ma Maison.
La cerise avec ses feuilles
Peut figurer sur mon blason.
L'acide des courtes-queues
Brasille et rit sous nos vertus.
Cueillez, mes aïeules feues,
Tous nos cerisiers sont vendus.

Ils ne portent pas le deuil
De leurs soigneurs, de leurs cueilleuses.
Et les voilà tout orgueil
Sur les collines orgueilleuses.
Adieu, passé rougissant,
Adieu cerise illuminée,
Aucune main de mon sang
Ne te cueillera cette année.

La fraîche - Ed. Gallimard , 1958.

BOURRÉE

Je fus marquée au feu des céréales,
Sur mes lointains déferlent des blés lourds
Et mon destin, mes accents, mes amours
Semblent garder l’empreinte fromentale.

Mes premiers pas de valse et de bourrée
Je les ai faits sous le ciel des moissons.
On enlaçait la gerbe ceinturée
Et l’on dansait comme avec un garçon.

Baisers griffus, poitrines qui brasillent,
Seigle et méteil, mes ardents cavaliers,
Le beau danseur que j’ai pris pour la vie
A votre suite est digne de briller.

Les Racines - Ed. Raison d’Etre, 1952.





*La saveur
de ma vie
aux racines
profondes*

LE BOL DE CAFE

Grandes Amours dévoratrices,
Bel époux et belles enfants,
Au point du jour je me défends
D'être la proie et la nourrice.

Le café, ce beau ténébreux,
Brûlant, bouche à bouche, m'exhorte
A prendre doucement la porte,
La barrière et le chemin creux.
Sous la hêtraie ou le charmoy,
Dit-il, sur de sourdes pelouses,
M'attend, grandes Amours jalouses,
La chère, chère, chère moi !

Loin des scolarités poussives,
Loin des horloges, des cabas,
Loin de ces plages que rebat
L'oppressant ressac des lessives,
La chère, chère, chère moi
M'attend, dit-il, pour des fredaines
Terribles, dans des fonds d'Ardennes
Ou sur des cimes à chamois.

Mais allez, toujours je déjoue
Les noirs complots du noir moka,
Par petits baisers délicats,
Mes deux paumes à ses deux joues.

Les Ors - Ed. Seghers, 1966.

L'AMOUR

Mon cœur, verte forêt noire
Sous ton ciel de plein été,
Cœur escarpé surmonté
De subtils observatoires,

Avec leur antenne immense,
Leurs sémaphores, leurs mâts
Soucieux de ton climat
Et jaloux de ton silence,

Avec ta flore qui cille
Aux bruits les plus déliés,
Sensitives, peupliers,
Anémones pulsatilles,

Avec ta faune d'élite
Qui veut l'eau comme un cristal
Et veut haut le végétal,
Cœur plein de cerfs et de truites,

Cœur où nul vent ne s'éveille
Sans troubler profondément
Tout un peuple d'instruments,
De corolles et d'oreilles,

Cœur aux combes interdites,
Cœur de mousses survêtu,
Cœur farouche, que dis-tu
Du seul homme qui t'habite ?

- Pas une once de reproche,
Pas une ombre de regret.
C'est de la fleur de forêt,
C'est l'eau de source et de roche.

Tout l'approuve, tout l'agrée,
Les ravines, les chevreuils,
Il est digne de l'accueil,
Il mérite la contrée.

Tout l'acclame, tout s'empresse,
Tout accourt de toute part.
On se plaît sous son regard,
On quémande sa caresse.

A sa paume se confient
La rainette, le crapaud
Qui ont l'âme à fleur de peau
Et vont si nus dans la vie.

Les Ors - Ed. Seghers, 1966.

PAR-DESSUS L' MARCHÉ

J'crie à tous ceux qui veul'nt m'entendre
Que l'bonheur on l'rencontre encor.
J'sais c'que c'est qu'l'amour chaud et tendre,
Çui qui jou' d'la flûte et du cor.
L' dir', j'ai pas l'droit d'm'en empêcher,
Faut mêm' qu j'le clame et l'proclame.
Mon homm' c'est d'la rosée en flamme.

Il est beau par-dessus l'marché.

La gravité ça s'porte plus.
La fidélité, c'est plus d'mise.
On doit vivr' que dans l'farfelu
Et changer d'nana comm' de ch'mise.
La veine a voulu m' dénicher,
Un typ' qui s'tient, dans l'véritable,
Droit comm' le lys des grands retables.

Il est beau par-dessus l'marché.

J'lui fais sa soupe et ses moutards,
Donc je ponds, je touille et je racle.
J'suis à bout d'forc's quand i' s'fait tard,
Mais j'sais que j'reste en plein miracle.
Y a des femm's qui veul'nt plus bûcher
Pour leur mec parmi les dieux lares.
Moi j'm'y donne à plein et j'déclare

Que c'est beau par-dessus l'marché.

Ça n'empêch' pas qu'on caus', qu'on rie,
Qu'on écout' les espac's un peu,
Qu'sous d'la musique et d'la féerie
On tass' les ennuis comme on peut.
P'têt' bien qu'c'est un cas rarissime,
Avec mon gars j' vis sur les cîmes
Raison d'plus pour ne pas l'cacher.

Il est beau par-dessus l'marché.

Comm' disait je n'sais plus quel pote,
La bêtise n'est pas son fort.
Quand on a du mond', qu'on papote
Entre la Louis'-bonne et l'roquefort,
Ses propos, j'sais pas dans quell'mine,
Dans quell' source il va les chercher.
Tout' la tablée s'en illumine.

Il est beau par-dessus l'marché.

C'que j'ajout', ça fait rococo :
Not' lit, c'est l'cap sur les délices,
Un p'tit paqu'bot dans l'sirocco,
D'aut' soirs, un long chaland qui glisse.
Pas b'soin des trafics du péché,
On vogu' bien plus loin qu'la couch'rie.
J'suis la Mad'leine et Saint'-Marie.

Il est beau par-dessus l'marché.

Vrai, s'agirait que j'vous l'décrive
Au lieu de l'vanter sans arrêt.
Dans ses yeux j'pars à la dérive,
Dans ses ch'veux j'm'enfonce en forêt.
J'l'aim'rais rien qu'pour son âme parfaite
Même dans un physique ébréché.
Mais avouez, c'est un fameux fête
Qu'il soit beau par-dessus l'marché.

Inédit

L'ANTIQUE POMME

Le fruit qui cuit dans de la terre cuite,
La terre à feu qui recuit avec lui,
Le feu repu, le silence recuit,
Le ciel d'hiver plein de formes en fuite,
La pomme au four dans de la poterie,
La pomme au four poussant d'infimes cris,
Ses cris lointains de souris, d'oiseaux pris,

L'antique pomme au fond des nuits, qui crie,

La chaude pomme en ses jus de folklore,
L'automne au four, joyeux dans les tourments,
Le poêle épais respirant gravement
Comme le bœuf quand Jésus vient d'éclorre,
La pomme au four disant sa messe basse,
L'automne au four s'abîmant en parfums
Et par le nord, les siècles, les défunts,
Accompagné d'orgue et de contrebasse,
Amadouant au four la pomme sure
Le sucre blanc des grands trusts orangeux
Et quand l'esprit met la planète en jeu

La pomme au four qui mousse et qui rassure.

Jours d'aujourd'hui, fièvres télévisées,
Le fruit, le four, toute la France autour
Avec ses rois, ses chevaux et ses tours,
La pomme en or comme au fond d'un musée,
Jours de toujours soudés de sirop jaune,
Ages furtifs ralentis de sirop,
La simple pomme en nos temps sidéraux,

La pomme au four qui devient une icône.

Les Ors - Ed. Seghers, 1966.



LA MISE AU MONDE

Quand se dégourdit la petite faune
Des fleurons lovés, larvaires et froids,
Quand le fond des cœurs et le fond des bois
Sont tout pépiants de germes béjaunes,

J'enfonce mes mains dans votre gésine,
Printemps des humus, printemps des forêts.
Sous la mousse intime, au vif du secret
J'agrippe mes doigts parmi les racines.

Les nerfs du printemps, tendons de guitare,
Grondent sous mes doigts, claquent dans mes doigts,
Et leurs sons profonds raniment en moi
Cent mille défunts accoucheurs d'hectares.

Folle sage-femme aux bras pleins de glaise
J'aide l'éternel à se délivrer
Et par le dessous des prés et des prés
J'aide obscurément mes forêts françaises.

Bruxelles, mars 1956,
La fraîche - Ed. Gallimard, 1958.

Je suis incapable de m'attabler pour écrire un poème, de décider que je consacrerai telle heure à la poésie. Si j'essaie je m'égare, je me dépayse en moi-même et je me trouve bientôt désespérée au milieu d'un désert. J'ai besoin de mener de front œuvre ménagère et travail intérieur. Et j'ai besoin qu'un paysage m'encourage, m'approuve, soit mon complice et mon animal familier.

J'ai besoin d'agir matériellement pour que mon esprit devienne volubile et pour que tous les petits clapets intérieurs qu'il est nécessaire d'ouvrir pour avoir accès à soi-même, et au meilleur et au plus riche de soi-même, veuillent bien s'ouvrir.

Interview radio (1970)

Le quotidien n'est pas du tout l'essentiel de mes préoccupations, c'est le tremplin de mes préoccupations. [...] l'éternel est fait de quotidien. L'ordinaire n'existe pas. Je pars du quotidien pour m'efforcer de le rattacher à l'éternel [...]. Le quotidien est plein de sacré [...].

Interview TV (1969)

SONNET À MADAME COLETTE

Si je nomme les fruits, la grappe et sa praline,
La rieuse groseille et le melon qui dort,
La fraise redondante et la fraise enfantine,
La mûre au sang nocturne et la prune au sang d'or,

Les fruits des mois blessés, le marron, l'aveline,
La nêfle au cœur défait, ceux des mois presque morts,
La grenade aux rubis, le citron, la sanguine,
Déboulant des édens pour éblouir le nord,

Ce n'est pas seulement pour que mes gourmandises
Mélent à mon esprit des arômes rosés.
Si je chante ardemment la pomme et la cerise

C'est façon de humer, façon de soupeser.
Et, par le suc des mots, dispenser à la ronde
La saveur de ma vie aux racines profondes.

In *Cahier Colette n°23*

Société des amis de Colette, 2001.

Lettre de Lucienne Desnoues à Colette
(5 septembre 1951 - extrait)

Ces jours-ci les ombelles priment,
celles géantes des angéliques, fruits et fleurs,
celles des carottes sauvages, avec leur petit
nombril grenat; elles se défourent facilement,
verdissent et se recroquevillent comme des
jaunes. Il y en a de plus robustes, blanches
ou roses et dont je ne connais pas le nom.
Et il y a les fleurs qui rouillent, le trifle,
la centauree et des bleuets attardés et
mal à l'aise. Des coupes forestières sont
couverts de hautes dont la flamme
rose mauve s'éteint de bas en haut en
donnant une fumée de clo'marités. Je me
demande si ce ne sont pas les philobes.

Je fais même des bouquets de plumes.
Le pays est plein de pigeons et de gibier.

Madame Colette, que c'est bon votre
envie de lire mes vers! Je vous en envoie
une liasse et vous embarrasse de toutes
mes forces. Que je voudrais vous savoir
mieux portante! Je vous admire et vous aime
tant. Votre Lucienne Desnoues

Lettre de Colette à Lucienne Desnoues
(12 septembre 1952 - extrait)

Aimablement communiquée par Christian Bernard

Quelle bonheur que
vous soyez réellement,
patémement un grand
poète, mon enfant!
Vos vers sont toujours
beaux, ils le resteront.
Chaque fois que vous
pourrez m'en envoyer
quelques-uns, faites-le.
Songez qu'ils touchent
un être que je ne quitte
plus, où j'ai souffert
très fort, et qu'ils me
sont une grande joie,
une fierté. Oui, du m'a
portée à Monaco. Peut-être

DE LA GRAISSE

Besoin d'un peu louer quoi ? Le saindoux ;
De fêter le suif des agneaux si doux,
Le cambouis, long régal de la roue,
Baume sans lequel l'époque s'enroue,
S'enraie et se bloque en tous ses élans.
Besoin d'honorer quoi ? Le saindoux blanc,
Le blanc de baleine et la panne blanche,
L'huile qui s'avance en roulant les hanches
Et se souvient d'olives ou de noix.
Ô niaise crème et saindoux benoît,
Lourd beurre miel des torpeurs bovidées,
Oignez nos vers, sustentez nos idées.
Un peu de foie d'oie au poème abstrait !
Dieu, d'argile grasse, a pétri nos traits.
L'argile a du bon. Soyons-lui fidèles.
Malheur à l'esprit qui se passe d'elle.

Il faut de la graisse aux charnières d'ailes.

Un obscur paradis - Ed. Oberlé, 1998.

MARRONS

Le rond charroi de la durée
Rapporte la saison dorée.
Combien d'amis se sont dissouts
Ou connaissent par le dessous
L'asphalte que les marrons cognent ?
Le Palais-Royal est désert,
Gros marrons qui roulez les r
Comme Colette de Bourgogne.

D'étuis doublés de peau de gants
Tombent les marrons élégants.
De fin chevreau se capitonnent
Les nombreux écrins de l'automne
D'où glissent lisses, bien cirés,
Les marrons, les glands, les châtaignes,
Beaux objets pour Quartier Montaigne
Ou pour Faubourg Saint-Honoré.

Tes violons, Salle Gaveau,
Sont couleur de marron nouveau.
Auteuil et Longchamp, vos cauales
Couleur des marrons qui dévalent
De la Cambre aux ravins profonds.
Marbeuf, Saint-Philippe-du-Roule
Le métro gronde en mes tréfonds
Comme un tas de marrons qui croulent.

Car Paris, Paris me harcèle
Et jusqu'aux marrons de Bruxelles
Tout me ramène à regretter.
Balzac, Odéon, Trinité,
Je me fredonne et me griffonne
Aux grommellements des marrons
Des numéros de téléphone
Qui plus jamais ne répondront.

Les Ors - Ed. Seghers, 1966.

LES SIEGES

Et les sièges leur ont des bontés.

A.Rimbaud « les Assis » .

Qu'ils me pèsent lourd,
Ville du bien-aise,
Tes sièges obèses
Vêtus de velours.
Accourez ici
Du pays que j'aime
Meubles Dix-huitième
Au galop précis.
Secs petits fauteuils,
Tabourets alertes
Toujours en alerte
Comme des chevreuils,
Encore aujourd'hui
Vos jarrets tressaillent
Des bruits de Versailles
Cisaillant ses buis.

Lancez de concert
Vos agiles pattes
O mes délicates
Chaises de concert,
Tes sabots racés,
Causeuse, qui servent
Le verbe et la verve.
Sautez les fossés,
Les bois et les prés,
Qu'enfin l'on s'asseye
Tout yeux tout oreilles
Et l'esprit cambré.
A moi, prestement,
Que je ne m'endorme
Dans les bras énormes
Des salons flamands.

Les Ors

Ed. Seghers, 1966.

LE BOIS FRUITIER

Notre fauteuil en bois fruitier
S'est mis à donner des cerises.
Vous m'en voyez toute surprise,
Je le croyais de noisetier.

Merles, pigeons, bourgeons, pigeonnes
Se gonflaient au souffle d'avril.
Notre meuble s'en émut-il ?
Le voilà tout qui s'embourgeoonne.

Il s'étamine, il se pistile,
Il roucoule ses fruits joyeux
Noués de feuilles deux par deux,
En brisant les rigueurs du Style.

Après la scie, après la gouge,
Deux siècles secs au garde-à-vous,
Quel prodige lui rend d'un coup
Cette faconde verte et rouge ?

Mon âme, nous a-t-il surprises,
Nous qui ne sommes pas d'ici,
A regretter Montmorency
Aux spirituelles cerises ?

Hôte muet d'une demeure
Où le vers sonne tant et plus,
Comme un poète a-t-il voulu
Chanter sa vie antérieure ?

Où puise-t-il ce dont rutilent
Ses jeunes fruits carillonneurs ?
Aurait-il dans notre bonheur
Plongé des racines subtiles ?

Que sa confiance est jolie !
Quel honneur de lui voir oser
Dans nos immeubles si posés
Sa mirobolante folie.

Les Ors - Ed. Seghers, 1966.

AUX BRANCHES DE LA MORT

à Miche et Jean Tordeur

Mes amis, mes amours, la salle est si petite
Que nos cœurs suffiraient, ensemble, à la chauffer
Mais vive les flambeaux, l'âtre qui danse vite
Et tous ces chaleureux, les cuivres, les marmites,
Les épices, le rhum, le tabac, le café.

Dehors le plus grand gel de tout l'hiver s'orchestre.
Les fins archets de l'est et du septentrion
Célèbrent dans l'aigu la nuit de Saint-Sylvestre
Et la sévère terre à l'heure où nous rions
Tient plus fort que jamais les défunts sous séquestre.

Riez donc, chers vivants, brillez beaux hommes jeunes,
Femmes encore en fleur dans votre âge fruitier,
Partagez ardemment l'orange et l'amitié,
Un soir tout l'avenir sera que vous partiez
Observer sans retour le silence et le jeûne.

Vous ai-je bien traités ? Dans les sauces profondes
Qui doivent leurs saveurs aux quatre coins du monde,
Le grand vin susceptible et dévotement bu,
Dans le rôti concis, le gâteau qui redonde,
Avez-vous savouré l'esprit de ma tribu ?

Ah ! Chers civilisés, chères civilisées,
Procédons sous le gui à nos rites fervents

Tandis que sans raison, sans passion le vent
Vitriole de givre et de poussière usée
Les saintes des parvis, les maisons, les musées.

Qu'un vif brouillon de voix mélange nos passés,
Nos songes, nos démons, nos dieux, nos trépassés,
Le Brabant, l'Aquitaine et ma ville effrénée
Qui fait rieusement ses adieux à l'année
Entre Chartres muette et Versailles glacé.

Toi, croyant, qui nous vois flanqués d'anges en armes,
Vous que Goethe ou Stendhal mieux que la Bible charme,
Heurtez vos Gabriel, vos Faust et vos Sorel
Et bien enchevêtrés dans un riche vacarme
Brassons l'intemporel avec le temporel.

A tort et à travers, à bouche que veux-tu
Discutez, disputez, bien subtils et bien fauves,
Que sous le proclamé rayonne tout le tu
Et que dans vos regards, beaux couples bien vêtus,
Luisent furtivement vos beaux secrets d'alcôve,

Tandis que sans raison, sans plaisir, sans remords
La bise de toujours lamine les royaumes,
Malmène les oiseaux, les ramures, les dômes
Et ce chaud réveillon haut perché qui embaume,
Petite orange en fête aux branches de la mort.

Les Ors - Ed. Seghers, 1966.

LE FACE-À-FACE

Toute droite, la violette,
Avec ses oreilles de faon,
Écoute le chant triomphant
De la source qui la reflète.

Ah ! Quelle passion me pousse
A saisir ce gibier subtil,
Ce frais petit fauve d'avril,
Entre mon index et mon pouce ?

Je te hausserai vers la nue
Et je renverserai le front
Et face-à-face nous serons,
Moi le géant, toi la menue.

Si claire figure foncée,
Lueur montant du fond du noir,
Mon espoir et mon désespoir,
L'infini dans une pincée,

Fleur-enfant, très ancien sourire,
Éternel museau d'un instant,
Qu'avons-nous donc tous les printemps
De si pathétique à nous dire ?

La fraîche - Ed. Gallimard , 1958.

MATINES

O mes Amours, voici le jour,
Un jour de mai qui se proclame,
Un jour qui va, tout feu tout flamme,
Durer toujours.

Voici le jour fort comme quatre
Sous sa crinière de beau temps,
Voici le jour bien trop content
Pour en rabattre.

Dès qu'il pointa son museau tendre
Il eut avec lui tous les coqs,
Les platanes musclés à bloc
Pour le défendre.

C'est promis, juré, décrété,
L'eau le dit, le bronze le gronde :
Il va durer pour tout le monde
L'éternité !

Laissez s'arrêter les pendules.
C'est le jour à jamais levé.
C'est le jour J, c'est le jour V,
Cœurs incroyables.

- Bah ! On sait qu'il déchantera.
Midi va l'assommer sans faute.
Il glissera dans l'herbe haute,
Ce fier-à-bras.

Déjà la voix des eaux s'étouffe,
Le zèle des clochers s'éteint.
On tient à l'œil ce beau matin
Faiseur d'esbrouffe.

Toute mesure et tout velours
La sûre nuit guette son heure.
Hélas, il faudra bien qu'on meure,
O mes Amours.

Les Ors - Ed. Seghers, 1966.





C'est donc vrai
cette légende
de chaleur
et de
cypriès?

LA BOUTURE

Coupé là-bas, brin de lierre,
Et planté sous nos frimas,
Crû là-bas, d'entre les pierres,
Et repris en terreau gras,

Le voilà qui fait des feuilles
Après un hiver profond,
Sans que le prompt chèvrefeuille
Bouge encor d'un seul bourgeon.

Le voilà qui te devance,
Vieille verte primauté.
Entendrait-il la Provence,
De si loin, le régenter ?

Le printemps qui lui commande
De s'enfeuiller si matin
C'est celui des fleurs d'amande,
C'est celui des champs de thym.

Sous le vent de Cythérée
Ma bastide aux murs grisés
Doit subir, portes serrées,
Un martyr de baisers.

Renaissance des garrigues,
Je t'admire de si loin
Grâce aux feuilles que prodigue
Mon petit lierre-témoin.

C'est mon espion, mon augure,
C'est mon devin palpitant,
Subtil écho de verdure,
Echantillon de printemps.

La merveille qu'il promette
Si forte fidélité
Aux saisons de la murette,
Où ses crampons sont restés,

Qu'à sa souche il se raccroche
Par les griffes de l'amour
Et que le suc de la roche
Le régisse pour toujours !

Ambassade végétale,
Petit nonce du Midi,
C'est donc vrai ta capitale,
C'est donc ton vrai ton paradis ?

C'est donc la vérité vraie
Montjustin, Banon, Moustiers,
C'est donc vrai les olivaies,
C'est donc vrai les oliviers ?

C'est donc vrai cette légende
De chaleur et de cyprès ?
C'est donc vrai, dans les lavandes,
Sur les crêtes, c'est donc vrai

Entre Lure et Valensole
La maison qui nous attend,
Demi-vierge, demi-folle
Dans les bras de son printemps ?

Bruxelles, mars 1954.
La fraîche - Ed. Gallimard , 1958.

LA REBELLE

Ma bâtisse, ma bastide
Sans office bien certain,
Fille du roc et du thym
Et comme eux sèche et solide,

Un peu gîte à braconniers,
Un peu refuge à fourrage,
Toi qui sais le poids sauvage
Des amants et des gibiers,

Si je te livre au maçon
Pour qu'il palpe tes solives,
T'affermisse, te ravive
Et puis te sacre maison,

Quand t'emplira jusqu'aux tuiles
Un parfum de bon aloi,
Quand tu goûteras le poids
Des gros meubles immobiles,

Ah ! Ne vas pas oublier
Les songes des pailles chaudes,
Le cri de l'amour en fraude
Ni le pas du braconnier.

La fraîche - Ed. Gallimard , 1958.

LE PREMIER FESTIN

Noire, noire et noire olive,
Bel œil, bel œil langoureux,
Oignon frais, tomate vive
Et toi l'ail couveur de feu,

Les melons et la tomate
Si bien tournés pour la main,
Et les poivrons écarlates,
Et les piments de carmin,

Aubergine violette,
Figue au gousset éclaté,
Luisez mes joyaux en fête
Dans les coffres de l'été.

Le thym maigre se régale
De pierraille et de clarté.
Les grillons et les cigales
Chantent la frugalité.

Que mettrons-nous sur la table
Pour le tout premier festin ?
Le bolet farci, le râble
Et la fraise au Chambertin ?

Non, l'olive nue et pure
Et nus et crus les oignons,
Le fromage sans parure,
L'eau de source et le quignon.

La fraîche - Ed. Gallimard, 1958.



MARCHE EN PROVENCE

Ici mon pas se régale
Mieux que sur le sable frais
Ou le terreau des forêts
Si fondant sous la sandale.
Oliviers, cyprès, yeuses,
Je prends part à vos repas
Quand je croque d'un bon pas
La pierraille radieuse.

Ecraser les thyms, les brandes,
C'est du pain chaud pour l'orteil,
Du craquelin de soleil,
Mon plaisir et ma provende.
Marcher sur l'ocre et l'albâtre
C'est mâcher du vin blanc sec,
C'est casser la croûte avec
Les dieux, les vents et les pâtres.

Kilomètres éternels
Je vous marche, je vous mâche,
Je savoure sans relâche
Tous vos sucres, tous vos sels,
Kilomètres, kilogrammes
Broyés au mortier du temps,
Mes toniques éclatants,
Les phosphates de mon âme.

La fraîche - Ed. Gallimard , 1958.

LE FOSSILE

Dans la pierre des coteaux,
O mon âme, tu jubiles,
Quand je cherche des fossiles
Avec mon petit couteau.

Comme l'on cueille la fraise
Ou le muguet fugitif
J'ai cueilli dans son récif
Un oursin de la Genèse.

Sans que la montagne gronde,
Sans qu'ait sourcillé le Nord
J'ai descélé ce trésor
Dans les archives du monde.

Moi fragile, moi précaire,
Je viens là de déranger,
Sans fracas et sans danger
Un somme archimillénaire.



Bonjour, terrible dormeur !
Tu m'effares, tu m'enchantes
Petite preuve éclatante
Qui m'éclates dans le cœur.
Des ombres les plus sauvages
Nous sommes donc les amis
Et si simplement admis
Dans l'intimité des âges !

Ce sol que nos pas égrugent,
Croquent, mâchent sans façon,
C'est la mer et ses poissons,
C'est le marc des hauts déluges.

Nous traversons en chantant
Des abysses qui scintillent,
Nous marchons en espadrilles
Dans les profondeurs du temps.

Et je mettrai sur la table
Comme au retour du marché
Cet oursin que j'ai pêché
Dans une nuit insondable.

La fraîche - Ed. Gallimard , 1958.

*La Provence, c'est, pour moi, un bain
d'embaumement du temps ! Parce que c'est un
pays dans lequel on sent la permanence, beaucoup
plus que dans tout autre. Il y a une espèce de
pouvoir de conservation de tout...*

*En Provence, là où nous allons en vacances, c'est
un lieu où à la fois les pays parlent de géologie,
parlent de grands bouleversements et de grands
souvenirs géologiques, et où on trouve dans les
roches des merveilles qui sont les fossiles. Et puis
on y trouve aussi des souvenirs préhistoriques, des
souvenirs romains : dernièrement, en démolissant
une petite ruine, nous avons trouvé un petit morceau
d'autel romain dédié à Jupiter ! C'est comme un
signe de l'Olympe qui vous arrive !*

Interview TV

LE SEC

Le limaçon des orées
N'était plus, par ce juillet,
Que coquilles récurées
Et le fossile brillait,
Vieille marque de fabrique
D'un dieu mille fois failli.
J'ai vu partout le fouillis
Présent et préhistorique
De la guerre et du trépas.
Gris lichens rongeurs de flore,
Insectes insectivores
J'ai vu partout vos repas.

Sous l'œil glacé d'une mante,
Dévoté à la Mauriac,
J'ai vu l'aragne démente
S'enfuir, ses œufs dans un sac,
De sulfuriques fourmis
S'instiller sous la cuirasse
Du beau carabe endormi.
J'ai vu le frelon vorace
Tuer la mouche au poignard.
J'ai vu sous le pin criard
Le chat clignant qui mitonne
Le meurtre du lézard bref.

J'ai vu la défunte nef
D'une église petitonne
Où l'ortie a son creuset,
Où le vent faible pesait
Quelques vertèbres poids-plume.
Tout ce beau matin d'été
J'ai fait craquer et tinter
Du sec, de l'os, du posthume.
Mais ce grand effritement
Semblait à mon âme *plaire*
Et je la suivais gaîment
Aux cris des grillons solaires.

Les Ors - Ed. Seghers, 1966.

INSECTES

L'aurore a touché mon rocher,
Les cyprès reluisent.
Allez-y, cigales, branchez
Vos petites prises.

O les insectes, allez-y,
Un beau jour s'avance.
Astiquez vos petits fusils,
Vos petites lances.

Cent déclics m'ont déjà prédit
La forte offensive
Que vous lancerez à midi,
Bêtes abrasives,

Grillons nantis d'outils ardents
Pour fraiser les heures,
Grands criquets armés jusqu'aux
dents,
Cigales majeures.

Allez-y, cigales, posez
Vos trolleys sauvages,
Raccordez au grand triphasé
Tout le paysage.

Qu'assailli d'émeris en feu
Ce beau jour s'égrise
Avec les cristaux résineux
Des garrigues grises.

Que fuse haut sous vos élans,
Foreuses profuses,
Le cri terrible et jubilant
D'un beau jour qui s'use,

Qui monte en mouture jusqu'ouï,
Vers quelles fringales ?
Peut-être vous le savez-vous,
Puissantes cigales,

Puissances qui tenez si fort
A rester secrètes,
Grillant net vos fusibles d'or
Si mon pas s'arrête ?

Les Ors - Ed. Seghers, 1966.

LE FRUIT DU CHÊNE

[...]

Bel épargné par les cognées et les tonnerres,
Honore bien tes surnaturels occupants
Issus du vieux soleil des Zeus, Vénus et Pan
Que Bible et Coran détrônèrent.

Tes chanteurs, tes grimpeurs, les pinsons, les piverts
S'effarouchent devant cette nuée impie.
Apaïse-les. Surtout les merles et les pies,
Au bord d'ameuter l'univers !

Ils vont devoir, ces familiers de ta ramure,
Partager tes abris, ton calme vert et bleu,
Ta vie enracinée, avec ces fabuleux,
Ces coursiers ailés qui murmurent.

Je divague. Mais rien ne peut vous étonner,
Belles stances, progéniture pégasienne.
Que j'aimerais, les yeux levés, mains en visière,
Vous voir sur mon chêne planer.

Combien il me plairait qu'un lourd marcheur s'arrête
Pour goûter la fraîcheur, puis qu'à peine alangui
Il entende flotter quelques vers de Péguy,
Là, sur notre chemin des crêtes.

[...]

Est-ce une tour ? C'est plutôt un livre géant
Ce chêne que le vent feuillette ou brutalise,
Et que mon être obscur, brûlant et mécréant
Imagine sensible aux carillons d'églises.

Relié sous velours émeraude flétri,
Compulsé par les ciels c'est un missel sauvage
Les griffes des hivers rafflent toutes ses pages,
Mais il s'en refournit quand le printemps sourit.

[...]

Sacraliser un végétal, est-ce dément ?
Le préférer à telle engeance humaine ?
Et rêver qu'un sonnet voltige doucement
Autour d'un stupéfait qui se promène ?

Mon beau chemin ne mène pas à Compostelle
Comme tous il conduit au jour de dire adieu
A la vie aussi bonne aussi dure fût-elle.
Si je reçois l'accueil de votre triple dieu,

Je me sens envers lui d'une innocence telle,
Thérèse d'Avila, Thérèse de Lisieux,
Qu'il ne pourra vraiment me faire les gros yeux
Pour avoir tant douté de notre âme immortelle.

Inédit (2004)

LES RETROUVAILLES

Je me nourris d'olives lisses,
De fruits séchés et de pain noir,
Et l'eau claire fait mes délices
Depuis l'instant des au-revoir.

Tandis que s'amorçait, chargé,
Un silence de vingt journées,
Quel vieil instinct m'a ramenée
Vers ces aliments de berger ?

Je deviens pâtre des garrigues,
Ma solitude est ton haut-lieu,
Tu hantes comme un petit dieu
Mes sauvages festins de figes.

Mais pour le soir des retrouvailles
J'aurai bœuf rouge et vin parfait
Et les cerises de fin-Mai
Plus allègres que des sonnailles.

O mon complice en beaux partages,
Mon pirate, mon destiné,
Qu'il sera grave l'abordage
De nos verres illuminés !

Dans l'arrière-fond des silences
Deux oiseaux chauds comme la nuit
Voleront, voleront sans bruit
Autour du grand lit en partance.

Les Racines - Ed. Raison d'Être, 1952.



DEVANT UNE TOMBE

La nuit vient à pas veloutés.
Au chœur des rossignols se joignent les grenouilles,
Avec tant d'assurance et de naïveté
Qu'attendris, les dieux s'agenouillent ;

Avec tant de candeur dans la cocasserie
Que cela prend de la grandeur
Et qu'à ces fous accords finalement sourient
Jusqu'aux mélomanes boudeurs ;

Avec tant de vigueur et d'insistance fraîches
Que peut-être tu les entends
Et que les dieux, par une brèche,
Te laissent écouter avec moi le printemps.

Un obscur paradis - Ed. Oberlé, 1998.

A propos de Lucien Jacques :

Si sa marche était une danse, sa façon de vivre aussi : déposer le pinceau pour prendre la plume, lâcher la laine pour manier le poinçon, ou saisir le couteau et s'en aller cueillir la salade sauvage ; acheter à la venvole une maison ; faire flotter et s'entrelacer les fils d'or de ses amitiés ; offrir comme à la légère un cadeau d'un poids inestimable, et sous cette apparence de virevoltes, décider, réaliser, persévérer, parachever. Jamais l'appât de la finance ou le goût des honneurs n'appesantit son style d'existence ni ne lui fit réprimer les pirouettes de son humeur, les cabrioles de son humour (...)

Lucienne Desnoues.

Extrait de sa préface à « *Tombeau d'un berger* »
(Centre Jean Giono – Alpes de Lumière)

LE REVEIL EN MUSIQUE

Au souvenir de Lucien Jacques

Dans ses pénates désordonnées,
 Dans son merveilleux taudis
Il recevait toute la journée
 Haendel et Monteverdi.

Quand l'aube esquissait à la fenêtre
 Son sourire prometteur
C'était signe qu'allaient apparaître
 Les superbes visiteurs.

Debout, clavecins, violoncelles,
 Sur vos pointes, vos sabots,
Et toi, basson dont l'âme chancelle
 Quand tu fais longtemps le beau.

Lâchez vos grands fauves, cuivres jaunes,
 Flûtes, vos oiseaux précis,
Qu'ils dispersent la mauvaise faune,
 Les hantises, les soucis.

Beethoven entraît avec l'offrande
 De son énorme amitié.
Mozart ouvrait les fenêtres grandes,
 Réveillant le monde entier.

On se découvrait sur des rivages
 Où l'arc-en-ciel est vainqueur,
Une eau sans défaut coulait sauvage
 Des cavernes et des cœurs,

Et tu devenais festin des anges,
 Repas de pain et de lait,
Quand soleil au poing, cheveux oranges,
 Vivaldi te survolait.

Les Ors - Ed. Seghers, 1966.

L'ORGUE SAUVAGE

Les rabatteurs l'avaient à l'œil. Ce n'était ni un sanglier ni un renard, c'était un orgue. Quant à ces rabatteurs, ils ne travaillaient pas pour des chasseurs mais pour des antiquaires. Leur gibier ils le traquaient dans les campagnes, les fermes arriérées, les presbytères candides. Et les bahuts encroûtés par deux ou trois cents étés de mouches, les belles tables abruties, les anges dédorés retrouvaient à Paris, à Londres, en Californie, une nouvelle jeunesse.

Notre orgue, donc, des rabatteurs pensaient à lui. Un autre aspect de son destin l'apparentait à la faune sauvage : il habitait dans la garrigue, non pas un terrier, mais une chapelle élevée depuis bien longtemps par un gentilhomme dévôt, farouche et mélomane qui avait pu s'offrir cette jouissance complète : jouer de la musique sacrée en plein maquis.

Après sa mort, son orgue était resté quasi muet et la chapelle, si loin de tout, n'avait plus guère connu de vie.

Nos rabatteurs étaient fort sacrilèges et n'hésitaient pas à détourner vers la vie mondaine les opalines de sacristie, les madones, les saintes, les saints, les beaux confessionnaux qui devenaient bars chez les snobs et dont le bois ciré, tout imprégné de péchés avoués,

soutient d'une lueur perverse l'éclat des cognacs et des rhums. Ils étaient également malhonnêtes, exploitant les curés naïfs et pillant les églises mal gardées.

La chapelle, je vous l'ai dit, ne s'animait plus guère. Les descendants de son bâtisseur veillaient à la garder solide : elle faisait partie du patrimoine et le maçon, le charpentier, le couvreur l'inspectaient régulièrement. Elle recevait parfois des visites clandestines. Selon les saisons, celle du chercheur de champignons, du tueur de vipères, du touriste curieux, du chasseur. Certains se contentaient de mettre l'œil au trou de la serrure. D'autres entraient. Il y a toujours moyen de s'introduire dans un bâtiment solitaire : le pêne se crochette facilement, le bas de la porte est ébréché, il manque une facette au vitrail par où le bras peut se glisser vers une targette. Chaque indiscret aime se croire le seul au monde. Un ramasseur de morilles se le crut si bien que plusieurs printemps de suite il fit sécher ses récoltes sur la Sainte Table.

Mais le plus audacieux, celui qui, tout un été, prit possession des lieux, ce fut Jérôme Silimio, l'organiste.

Il n'était pas encore célèbre. Il avait tout juste vingt ans. Il passait des vacances dans la contrée. On lui avait parlé de ce petit temple-à-l'orgue-dormant. Il l'avait découvert cerné de chênes verts, de cistes

et de buis, ingénument chrétien dans ces verdure mythologiques.

La clémence du climat, la santé des murs construits sur le roc, la vigilance de quelque bonne étoile avaient préservé l'orgue de la vermine et de la décrépitude. Avec ivresse et vénération, le jeune homme se mit au service de l'instrument. Après une semaine de soins et d'exercices, les tuyaux, les anches, les soufflets, tout un univers de gosiers, de gorgerettes et de gorges avaient renoué avec Bach et Couperin, retrouvé les délices de la fugue, les extases de l'adagio et fait la connaissance de rythmes fort nouveaux.

Dans le jour montant, Jérôme arrivait, se hissait par le tronc d'un lierre vers un fenestron qui se laissait pousser, et sautait dans une flaque de soleil en affolant des cosmos de poussières. A cette heure-là, touché par l'orient, l'orgue avait l'air d'un grand sourire. Le garçon l'abordait doucement, commençait par des gammes sourdes son impétueuse journée.

Aux approches de midi, l'odeur des buis surchauffés se mettait à répondre à la voix de l'orgue, à la soutenir comme une basse. Il semblait à Jérôme que les claviers, le pédalier des dieux venaient à la rescousse des siens. Aucune crainte d'être surpris ne l'entravait dans ses débauches d'harmonie. Dès qu'il laissait reposer l'instrument, le continuo de

la chaleur, derrière les murailles, lui affirmait qu'il avait des appuis en très haut lieu et qu'autour de sa fraude une flamboyante garde était montée. Un peu confus et par pudeur, pour blaguer une seconde avec le spirituel, il jouait quelques mesures d'une danse moderne.

L'orgue était de noble facture et richement orné. Ses écoinçons portaient, peintes sur bois, les scènes de la Nativité et de l'Épiphanie. La paille, les auréoles et les présents des Mages avaient conservé leurs dorures.

Jérôme entreprit de composer des pièces d'orgue pour la Noël. L'orgue tâtonnait, ânonnait. Il devenait un âne, il devenait un bœuf. Il mugissait quelques mesures plus assurées. Il devenait un archange qui se déploie et sous la gloire de son envol on entend grincer un peu les charnières de ses ailes. L'orgue devenait Dieu lui-même quand l'inspiration l'emplissait.

Brusquement et toujours vers la même heure, la faim s'emparait du musicien, la faim se mettait à crier plus fort que le génie. Jérôme sortait et les cigales criaient sur le même ton que sa fringale. L'espace dévorant acclamait ce jeune dévot qui cassait la croûte à l'ombre des buis. Les petits œillets mangeurs de caillasse le fixaient. Les lavandes hâves d'avoir trop donné d'arôme n'avaient plus de regard.

La chapelle dormait.

Jérôme retournait la réveiller sans ménagement et couper la sieste de l'orgue.

Cet orgue, je l'ai dit, des rabatteurs l'avaient à l'œil. Ils savaient dans quelle Amérique, dans quelles collections privées de telles pièces étaient désirées, à quelles dates des bateaux complices quittaient Marseille. Des rabatteurs l'avaient discrètement à l'œil et se sentirent fort contrariés, un jour qu'ils arrivaient pour établir leurs plans d'enlèvement, d'entendre fredonner la chapelle. L'entendre fredonner des musiques austères et puis soudain, presque sans transition, un peu de *blues*, comme si elle se fût dévergondée.

Dès lors, à son insu, Jérôme Silimio fut épié, traité de bien des noms. Ce gêneur allait retarder, peut-être gâcher une belle affaire. Il faudrait opérer de nuit. Tout se compliquait. Il restait d'une assiduité exaspérante. Ses rendez-vous avec l'orgue devenaient de plus en plus fous. Dès son arrivée chaque matin, l'énorme pigeon baroque se mettait à roucouler. C'est seulement à l'approche du crépuscule que le garçon s'en allait après avoir caché dans le coffrage de l'instrument ses brouillons qui portaient en titre solennel : « Quelques pièces d'orgue pour réchauffer la crèche ».

Un matin, avec étonnement, il trouva la chapelle

grande ouverte. Il franchit le seuil. Personne. Dans l'habituel rayon de soleil, les atomes gravitaient tranquillement. Mais son orgue avait disparu.

Jérôme regretta l'instrument plus encore que sa partition perdue. Il quitta le pays très vite comme on fuit les lieux d'un amour malchanceux.

On sait quelle carrière il fit et dans quelles cathédrales, avec quelles géantes forges à musique il eut à se mesurer.

Il tint à garder pour lui seul le souvenir de son étrange idylle. Il ne tenta pas de reconstituer l'œuvre engloutie. Y penser, à cette œuvre, lui donnait un vertige suave semblable à celui de ce poète qui se plut à jeter dans la mer, *comme offrande au néant, tout un peu de vin précieux*. Il se demandait parfois quel jugement porterait l'homme qu'il était devenu sur cet ouvrage d'adolescent.

Et voilà qu'un soir, à Paris, peu avant la Noël, une affiche annonçant des festivités liturgiques l'arrêta. Elle détaillait le programme d'une messe de minuit à Notre-Dame. Ce titre y figurait, stupéfiant : « Quelques pièces d'orgue pour réchauffer la crèche. (De compositeur inconnu.) »

La nuit du 24 décembre, le « compositeur inconnu », l'un des plus glorieux de son époque, écouta les orgues historiques magnifier, sans le savoir, les travaux d'un petit instrument sauvage.

Il écouta les orgues historiques lui restituer après vingt ans et en pleine foule les semaines de sa vie les plus sacrées.

Car c'était bien son œuvre qui se donnait là. Mise au net par quelles mains, après quelles aventures, quelles traversées ? Il eût été possible, facile peut-être de le savoir en interrogeant l'interprète, découvrant un nom d'éditeur ; et de remonter la filière ainsi trouvée. La remonter sans doute jusqu'à la résidence de l'orgue disparu. Et chez quelque magnat de la finance ou du café, le revoir, ornement d'une galerie, théâtral, absent, ses ors bien ravivés, ses beaux tuyaux glacés au garde-à-vous.

Jérôme Silimio ne fut pas tenté. Pas tenté non plus de revendiquer la paternité des pages magistrales qu'il venait d'entendre. La flamme des cierges jubilait. La flamme des cierges est mélomane et je l'ai déjà vue pâlir des mêmes émotions que moi. Le Dieu naissant se sentait-il réchauffé par les musiques ? Et perçut-il dans le respir des hauts biseaux, des hauts naseaux de plomb, d'étain et d'amour, une lointaine odeur de buis torrides et de lavandes à bout de souffle ?

L'orgue sauvage et autres contes de Noël
Editions J. Antoine, 1980.



Biographie

Lucienne Dietsch est née le 16 mars 1921 à Saint-Gratien, petit village de la banlieue du Nord de Paris, où ses parents étaient cultivateurs. De vieille souche paysanne et artisane, elle est la petite-nièce du forgeron Desnoues qu'Alain Fournier a évoqué dans *Le Grand Meaulnes*.

L'atmosphère rurale, le contact intime et quotidien avec la terre, le rythme des travaux et des jours, marqueront son imaginaire et nourriront ses premiers chants, ainsi que les poèmes appris à l'école, et deux « coups de foudre éblouissants » : la lecture de Rimbaud et de Giono.

A 17 ans, elle est contrainte d'aller gagner sa vie à Paris comme secrétaire d'un avocat. Elle écrit déjà des poèmes dans lesquels s'expriment sa soif intense de liberté, de fusion avec le monde naturel, et son attachement à ses racines terriennes.

Elle est encouragée d'abord par Charles Vildrac, qui préface son premier recueil, *Jardin délivré*, puis par Colette, Léon-Paul Fargue, Supervielle et Giono, qui saluent en elle un grand poète lyrique.

Elle épouse en 1947 Jean Mogin, poète et dramaturge belge, fils du poète Norge, qui deviendra

le compagnon bien-aimé de toute sa vie, et dont elle aura deux filles : Isabelle et Sylvie. Elle s'installe à Bruxelles tout en gardant la nationalité française ; son pseudonyme, Desnoues, nom de jeune fille de sa mère, témoigne de l'amour qu'elle lui a porté et de ses attaches avec le Berry, pays de la lignée maternelle, où « nous » signifie « pré marécageux ».

A partir de 1952, année où paraît *Les Racines* (prix Renée Vivien), Lucienne Desnoues publie régulièrement des recueils de poèmes fidèles à son inspiration initiale : *La fraîche* (1958, prix Gérard de Nerval), *Les Ors* (1966), *la Plume d'oie* (1971), *Le Compotier* (1982), *Quatrains pour crier avec les hiboux* (1984). Et aussi des textes en prose : *L'Oeuf de plâtre* (conte pour enfants, 1964), *Toute la pomme de terre* (1978, Prix de la littérature gastronomique), *L'Orgue sauvage et autres contes de Noël* (1980).

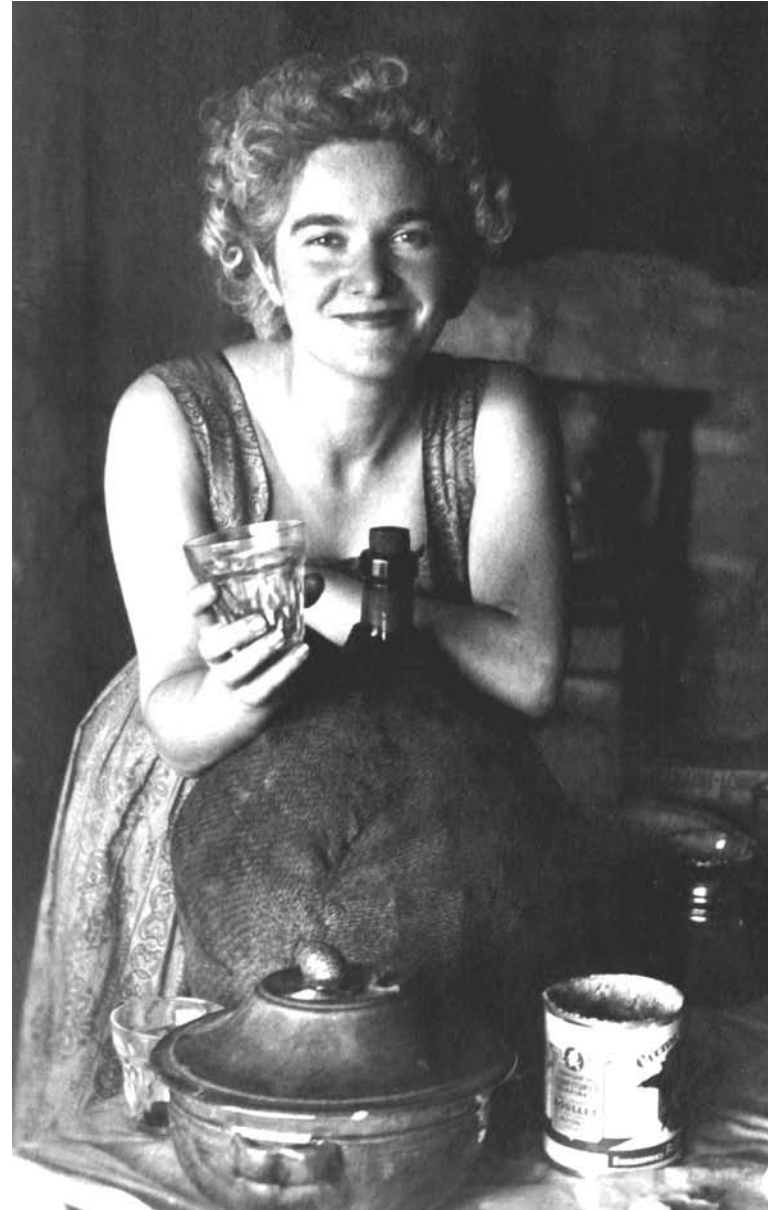
En 1951, elle découvre avec émerveillement la Haute-Provence, grâce au poète Lucien Jacques, le meilleur ami de Giono, qui lui offre une vieille maison à Montjustin, où elle passe désormais toutes ses vacances familiales.

En 1986, après le décès de Jean Mogin, elle s'installe définitivement et continue à écrire, insoucieuse de toutes les modes, de tous les conformismes : *Dans l'éclair d'une truite* (1991), *Fantaisies autour*

du trèfle (1992), *L'Herbier naïf* (1994), *Un obscur Paradis* (1998). La même année elle compose son *Anthologie personnelle*, mêlant des poèmes anciens et inédits.

Le 4 août 2004, elle décède à Montjustin. Elle y repose, aux côtés de son époux.

Toute sa vie, elle aura tenté par la poésie de « prolonger le furtif par l'écrit », de célébrer l'éternel et le sacré dans le plus humble quotidien, en puisant aux sources vives du langage et du monde.





Le Contadour, 1946. À droite, assis, Lucien Jacques.

Avec
mon admiration,
ma tendresse
ma reconnaissance
mon talent
ma joie
Ja Lucienne



Lucienne, Isabelle, Sylvie, Jean

TABLE DES MATIÈRES

Préface	3	Les sièges	47
Moi je suis Montmorency,		Le bois fruitier	49
Montmorency par la cerise	6	Aux branches de la mort	51
Le garde-fontaine	8	Le face-à-face	53
Les devoirs	10	Matines	54
Trêves	12	C'est donc vrai cette légende	
La purée	14	De chaleur et de cyprès ?	56
L'adoration perpétuelle	16	La bouture	58
La friche	18	La rebelle	61
Les fagots	19	Le premier festin	62
Grandes lessives	22	Marché en Provence	64
La cerise de Montmorency	24	Le fossile	65
Bourrée	26	Interview	67
La saveur de ma vie aux racines profondes...	28	Le sec	68
Le bol de café	30	Insectes	70
L'amour	32	Le fruit du chêne	72
Par-dessus l'marché	34	Les retrouvailles	74
L'antique pomme	37	Devant une tombe	76
La mise au monde	39	A propos de Lucien Jacques	77
Interviews	40	Le réveil en musique	78
Sonnet à madame Colette	41	L'orgue sauvage	80
Lettre de Lucienne Desnoues à Colette	42	Biographie	88
Lettre de Colette à Lucienne Desnoues	43		
De la graisse	44		
Marrons	45		

Achévé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Bremond SA
14 av Emile Zola - l'Avagon
13170 les Pennes Mirabeau
pour le compte
du Service de Développement Culturel
de la communauté de communes
Luberon, Durance, Verdon
BP 107 - 04101 Manosque Cedex

ISBN en cours

©Illustrations : Mirielle Dejasmin - 06 70 52 53 91
Maquette : Anne Bousser - 06 70 72 96 30

Ce livret ne peut être vendu